

GENÈSE ET CIRCULATION DES CONCEPTS : LES SCIENCES HUMAINES FACE AU TRANSNATIONAL

PAR XAVIER LANDRIN*

Depuis un peu plus d'une décennie, un nouveau champ de recherches relatif aux « concepts transnationaux » s'est ouvert, engageant un retour critique sur les usages du vocabulaire culturel dans les sciences humaines et sociales. Faire l'histoire de ces concepts suppose de remettre en question des catégories qui semblent aller de soi mais qui sont en réalité pétrées d'impensés culturels et politiques.

Un point de vue réflexif dans les sciences humaines et sociales

L'universalité apparente des concepts transnationaux, c'est-à-dire des vocables fondamentaux du vocabulaire culturel qui circulent entre des aires linguistiques différentes, n'a rien d'évident ni de naturel. Elle résulte au contraire d'un processus de construction, fait de circulations et d'appropriations croisées, de rapports de force linguistiques et politiques souvent ignorés, que les sciences humaines et sociales doivent prendre en compte pour accéder à une meilleure connaissance non seulement de l'histoire culturelle, mais aussi de leur propre histoire.

Le questionnement des sciences humaines et sociales sur l'historicité de leur vocabulaire a connu un développement décisif avec l'émergence, dans la seconde moitié du xx^e siècle, d'analyses que plusieurs spécialistes ont associées après-coup au *linguistic turn*. Les travaux de l'École de Cambridge ou de la *Begriffsgeschichte* ont contribué à remettre en question l'approche traditionnelle de l'histoire des idées, qui présupposait que celles-ci se répondent dans un dialogue à travers les siècles et qu'elles sont d'emblée accessibles à l'historien qui s'en fait l'interprète¹. La redécouverte de l'inscription langagière des idées comme condition de possibilité de l'innovation intellectuelle et comme impensé du discours historiographique est à l'origine d'une réflexivité critique relative au vocabulaire des sciences humaines et sociales. La démarche est résumée par les propos de John Pocock cités en introduction du récent *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines* dirigé par Olivier Christin : « *L'usage que l'historien fait de son propre vocabulaire professionnel doit, ou devrait, constituer le principal objectif de la critique historique [...]. Cette critique fonctionne en se demandant où l'historien a trouvé*

les termes de son vocabulaire conceptuel, la façon dont ils étaient utilisés ordinairement et la façon dont il les utilise, quelles implications logiques, sociales ou autre ils véhiculent, comment leur signification a changé et change depuis qu'il les emploie et dans quelle mesure la construction de ses assertions a été affectée par l'état de la langue à l'époque où il en fait usage. » Ce questionnement, qui s'impose avec une acuité particulière dans le cas de concepts *omnibus* ou universels, réputés échapper à l'histoire, peut être rapporté à quelques observations. Tout d'abord, le vocabulaire culturel s'avère dans certains cas, en particulier dans les sciences humaines, à la fois archive et instrument d'analyse, la chose expliquée et ce par quoi on l'explique, ce qui est source de télescopages de sens et d'anachronismes. Ensuite, le vocabulaire culturel doit moins être l'objet d'un commentaire créateur, d'une projection subjective de l'interprète, que d'un travail de reconstitution méthodique d'une genèse et d'une circulation linguistiques. Enfin, le vocabulaire culturel prend son sens à travers des usages sociaux et son analyse réclame une articulation entre sémantique et histoire sociale.

Ces dernières années, différents groupes ou projets de recherche, comme l'*European Conceptual History Project* ou l'*History of Political and Social Concepts Group*, se sont constitués autour de l'étude des concepts transnationaux. Pour saisir l'ensemble des logiques de circulation et d'appropriation transnationales des concepts, il est apparu nécessaire de mettre en œuvre des collaborations entre chercheurs eux-mêmes issus de pays différents, afin de neutraliser les célicités relatives au lexique culturel international et les multiples impensés qu'enferment ses usages locaux. Certaines enquêtes ont par exemple montré comment des néologismes ou vocables vernaculaires peuvent devenir l'enjeu de luttes régionales ou nationales et connaître

*Xavier Landrin est chargé de cours en sociologie à l'université de Paris I. Il a publié différents travaux d'histoire conceptuelle transnationale et co-dirige *L'Histoire en concepts. Begriffsgeschichte et sciences sociales*, à paraître en 2013.

une diffusion transnationale sous l'effet de logiques expansionnistes ou d'institutionnalisations politiques internationales. Ces analyses ont le mérite de mettre en garde contre l'ethnocentrisme et l'évolutionnisme dans les sciences humaines et sociales. Elles insistent à la fois sur la nécessité de ne pas célébrer l'inventivité

À travers l'observation de ces circulations s'opère la critique d'une illusion attachée à des concepts réputés porteurs d'un sens universel.

des langues nationales dont sont issus certains concepts fondamentaux et de ne pas concevoir la circulation d'un concept dans une autre langue comme une forme d'infidélité ou de trahison. Parallèlement s'affirme la nécessité de prendre en compte les champs sémantiques de concepts circulant dans différentes langues pour échapper à une analyse en termes d'équivalence. Les concepts, s'ils ne constituent pas tous des « intraduisibles » (comme *Bildung* ou *Saudade*)², sont en effet l'objet d'attributions de sens variant en fonction d'enjeux régionaux ou nationaux : Culture et *Kultur*, Civilisation et *Civilization*, ne sont pas des équivalents linguistiques. Il existe par ailleurs des adaptations ou mises en forme conceptuelles locales, qui se réalisent parfois sur des malentendus. La circulation de concepts par-delà les frontières nationales implique

souvent une redéfinition du sens et un détournement de l'usage, comme le montre l'exemple de l'importation du concept culturel français *Bourgeoisie* en Allemagne au XIX^e siècle, en particulier à travers les écrits de Marx, qui a été exclusivement investi d'un sens polémique, laissant le mot correspondant dans le vernaculaire allemand (*Bürgertum*) libre de toute association négative. À travers l'observation de ces circulations s'opère la critique d'une illusion attachée à des concepts réputés porteurs d'un sens universel, quel que soit l'espace de réception.

La trajectoire d'un concept transnational : la *Weltliteratur*

Ces processus de transnationalisation des concepts trouvent une illustration dans la trajectoire du néologisme *Weltliteratur*³. Contrairement aux sciences sociales, les disciplines littéraires ont été initialement fondées sur des corpus d'œuvres et des organisations essentiellement nationales. La littérature comparée fait néanmoins exception, pour des raisons évidentes. Prenant pour cadre de réflexion les proximités, différences ou mérites respectifs des littératures nationales, cette spécialité, dont l'institutionnalisation remonte à la seconde moitié du XIX^e siècle, s'est d'emblée confrontée à la nécessité de justifier son existence face à l'affermissement des identités nationales et à l'intensification de la concurrence politique et culturelle entre nations. Avec l'émergence de la littérature comparée comme savoir spécifique et univers académique autonome, il fallait exhiber des écrits fondateurs et des précurseurs illustres pour convaincre de l'idéal cosmopolite

FOCUS BIBLIOGRAPHIQUE

Olivier Christin (dir.), *Dictionnaire des concepts nomades en sciences humaines*, Paris, Métailié, 2010. Dans cet ouvrage collectif sont abordés quelques-uns des problèmes fondamentaux de l'histoire conceptuelle transnationale à partir d'enquêtes empiriques sur des ensembles notionnels tels que « travail »/« Labor »-« Work »/« Arbeit », ou des notions permettant d'objectiver des groupes et des espaces comme « mouvement ouvrier » ou « frontière ». Il s'agit en particulier de mettre l'accent sur les difficultés d'exportation du vocabulaire et de défaire le rapport routinier à des mots dont nous croyons spontanément maîtriser le sens.

Quentin Skinner, *Visions of Politics, Volume I: Regarding Method*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002. Livre-bilan dans lequel Quentin Skinner, tenu pour l'un des principaux représentants de l'« École de Cambridge », revient sur

les méthodes mises en œuvre pour échapper à une conception anachronique et hypostasiant de la pensée politique. Un chapitre porte spécifiquement sur l'analyse des concepts (*key words*) et montre, à l'appui de nombreux exemples, dans quelle mesure il est pertinent de différencier les mots ordinaires des concepts dans le travail historiographique.

Reinhart Koselleck, *Le Futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. J. Hoock et M.-C. Hoock, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990. Un des rares livres traduits en français du théoricien de l'histoire allemande des concepts (*Begriffsgeschichte*), où sont évoqués, sur un plan méthodologique et à l'aide d'exemples concrets (sur la formation des concepts en -isme par exemple, ou sur les transformations du concept d'Histoire/*Geschichte*), les conditions d'émergence des concepts fondamentaux du vocabulaire culturel dans

la période charnière qui va du XVIII^e au XIX^e siècle. Ces analyses sont accompagnées d'un plaidoyer pour une articulation entre sémantique et histoire sociale.

Javier Fernández Sebastián (dir.), *Political Concepts and Time. New approaches to Conceptual History*, Santander, Cantabria University Press. Ouvrage collectif dans lequel sont traités les nouveaux prolongements de l'histoire conceptuelle, et en particulier les associations des concepts à des métaphores et à une iconologie. Plusieurs contributions mettent l'accent sur la nécessité de dépasser l'illusion d'une genèse strictement nationale des concepts fondamentaux pour mettre en œuvre une réflexion sur les mécanismes pratiques de leur circulation transnationale.

incarné par la nouvelle discipline. Le néologisme goethéen de *Weltliteratur* offrait de ce point de vue la référence espérée, symbole d'une ouverture apparemment sans borne à la diversité des formes littéraires locales, régionales ou nationales. La résurgence, à la fin du XIX^e siècle, de ce néologisme élaboré dans les années 1820 s'inscrivait dans un travail d'appropriation de figures fondatrices servant d'étendard au comparatisme. Le néologisme goethéen est ainsi devenu un concept disciplinaire transnational à partir duquel les aspirations originelles de la littérature comparée ont pu être indéfiniment relues et débattues. D'abord enjeu de discussions savantes entre spécialistes nationaux du comparatisme, la *Weltliteratur* s'est imposée dans le courant du XX^e siècle comme formule disciplinaire transnationale, sous l'effet d'échanges plus ou moins formels entre spécialistes de nationalités différentes. Des organisations savantes comme l'*International Comparative Literature Association* ont permis la circulation du concept et sa mise en débat. Ces organisations ont aussi été le théâtre d'un affrontement entre les tenants des littératures dites mineures ou périphériques et les défenseurs d'un canon littéraire « mondial » largement occidental. Mobilisée pour promouvoir un universel littéraire dépourvu de centre ou de noyau, ou pour justifier au contraire la constitution d'un canon mondial en langue anglaise, la *Weltliteratur* s'est donc trouvée au cœur des antagonismes entre nations littéraires. Des interprétations concurrentes s'autorisant du retour au texte goethéen ont ainsi pu tracer les contours d'une « *Weltliteratur* européenne », ou désigner une totalité ouverte à une circulation libre d'œuvres désindexées des échelles de valeurs en vigueur. On comprend que des faits aussi différents mais interdépendants que la domination de l'anglais, la recomposition des impérialismes culturels à l'ère postcoloniale, les manifestes en

faveur d'une littérature « vraiment » mondiale ou d'une sanctuarisation des langues littéraires dominées, aient pu trouver dans la grille goethéenne quelques principes d'intelligibilité. C'est précisément ce « travail du texte », c'est-à-dire la mise en tradition du néologisme goethéen et sa consécration comme répertoire d'explications, qui est au fondement de sa permanence et de son actualité.

La trajectoire de ce concept est exemplaire pour d'autres raisons. Elle renvoie en effet à un ensemble de mécanismes propres au processus de circulation transnationale des références universitaires. Parmi ces mécanismes, les changements internationaux comme les guerres mondiales sont généralement initiateurs d'un renouvellement de la sémantique des concepts savants transnationaux. Ces changements sont à la fois une opportunité de remobilisation des textes fondateurs pour des disciplines en butte aux hégémonies politiques et culturelles, et un accélérateur d'innovation ou d'hybridation intellectuelles par les mouvements de personnes et d'idées qu'ils impliquent. Dans cette perspective, l'après-Seconde Guerre mondiale a été marqué pour les disciplines littéraires par des bouleversements d'ampleur affectant la carrière de spécialistes durablement installés dans l'exil, ou forcés à la reconversion et à l'examen de conscience. Une entreprise de refondation disciplinaire comme celle d'Erich Auerbach, dont la *Philologie der Weltliteratur* (1952) expose les grandes lignes, préconisait le retour à l'inspiration humaniste et cosmopolite goethéenne pour échapper à une spécialisation trop étroite des études littéraires et remettre en question les appropriations hégémoniques (« euro-américaine » et « russo-bolchévique ») du patrimoine littéraire mondial. À côté de ces tentatives de réinterprétation, des échanges internationaux s'institutionnalisèrent à travers des

WELTLITERATUR : UN CONCEPT COSMOPOLITE ?

Le néologisme de Goethe, forgé dans les années 1820, s'est trouvé réinvesti d'un sens nouveau à la fin du XIX^e siècle avec l'émergence de la littérature comparée comme spécialité académique. La réinvention d'un Goethe cosmopolite répondait à un impératif de fondation disciplinaire dans un contexte de durcissement des concurrences nationales. C'est à ce moment que le néologisme goethéen est devenu enjeu d'exégèses. Le mot se transforme dès lors en concept, c'est-à-dire en vocable autour duquel se concentrent un ensemble de qualifications hétérogènes et contradictoires. Mais ce Goethe cosmopolite redécouvert par la littérature comparée est largement fantasmé. Une attention aux représentations que recouvre la *Weltliteratur* chez Goethe

permet de comprendre que celle-ci fut moins une totalité ouverte sans réserve à l'ensemble des œuvres issues de différentes langues et régions du monde qu'un répertoire de classement et de hiérarchisation d'œuvres par ailleurs essentiellement européennes. La *Weltliteratur* était profondément ancrée dans la biographie de Goethe, qui n'engagea une réflexion réelle sur les formes de la consécration internationale qu'à partir du moment où, dans la dernière partie de sa vie, il accéda lui-même à cette consécration en devenant notamment un grand intermédiaire transnational. Dans les années 1820, le magistère goethéen s'inscrivait dans un réseau transnational de quelques revues (comme *Le Globe* en France, *L'Eco* de Milan ou l'*Edinburgh review*) et de quelques

auteurs dont la production fut considérée comme emblématique d'une *Weltliteratur*, à l'instar des romans historiques de Walter Scott. La *Weltliteratur* relevait alors moins d'une représentation désintéressée, neutre, cosmopolite, que d'un point de vue situé dans l'espace de consécration transnational des œuvres littéraires. Les principes de sélection des œuvres intégrées par Goethe au répertoire de la *Weltliteratur* entérinaient plus qu'ils ne questionnaient les rapports de force linguistiques entre nations littéraires¹.

1. Phénomènes remarquablement analysés par Pascale Casanova dans *La République mondiale des lettres*, Seuil, 1999.

revues et des congrès spécialisés, et participaient au redéploiement du concept de *Weltliteratur* en tant qu'enjeu de lutte pour fixer la bonne définition du pluralisme linguistique et culturel et le bon classement des œuvres labellisées « mondiales » ou « uni-

Pour quelles raisons les sciences humaines et sociales sont-elles le plus souvent muettes sur la question des usages savants du lexique culturel ?

verselles ». La *Weltliteratur* redevenait par là ce qu'elle continue d'être : un concept traversé par des impensés relatifs aux hiérarchies culturelles.

Vers une dénaturalisation du vocabulaire culturel et savant

L'examen critique des représentations normatives dont de tels concepts sont le support doit-il conduire à pronostiquer, voire à souhaiter la disparition de disciplines traditionnelles comme la littérature comparée ? Faut-il accorder du crédit à ce genre de prophétie⁴ au motif qu'une part de la recherche académique est saturée par des enjeux de domination culturelle qui ne sont jamais abordés frontalement ? Il est désormais incontestable que les différentes disciplines, spécialement dans les sciences humaines et sociales, doivent se confronter à un inventaire critique des concepts par lesquels elles se sont affirmées. Les études postcoloniales et les études subalternes y invitent en renouvelant l'arsenal critique et en visant une transformation en profondeur non seulement des catégories de l'entendement académique mais de la configuration du monde académique⁵. La vocation d'une histoire des concepts transnationaux est à la fois plus modeste et plus précise. À partir d'enquêtes empiriques portant sur la trajectoire des mots devenus des enjeux de lutte dans les univers savants, elle se présente d'abord comme une contribution à l'histoire de ces univers. Elle propose parallèlement un ensemble d'instruments réflexifs permettant d'échapper à l'anachronisme et aux impensés politiques et culturels qui structurent la représentation des objets de recherche dans les sciences humaines et sociales. Le matériau de ce travail critique est purement factuel, les archives et sources secondaires donnant la possibilité de ressaisir la genèse des concepts et leur trajectoire. Les méthodes de l'enquête n'importent ni thèse ni contenu dans le traitement du matériau ; elles prétendent simplement décrire une histoire.

Mais on comprend parallèlement que ce nouveau champ de recherches engage une critique radicale de certaines traditions d'analyse. C'est notamment

le défaut d'intérêt pour l'histoire du vocabulaire, utilisé de manière routinière dans les univers savants, qui doit être ici interrogé. Pour quelles raisons les sciences humaines et sociales sont-elles le plus souvent muettes sur la question des usages savants du lexique culturel ? Pourquoi les textes tenus pour fondateurs des disciplines académiques y sont-ils à ce point fétichisés ? Si l'interprétation ressassée de ces textes présente davantage d'intérêt pour les spécialistes que le travail historique et réflexif sur leurs propres catégories, c'est en partie en raison de la place prépondérante de la démarche herméneutique. L'herméneutique, du moins dans la variante qui s'est imposée dans le monde savant, suppose la rencontre d'un texte et d'un parti-pris interprétatif. Les textes sont dès lors le réceptacle inépuisable de lectures subjectives qui se répondent mutuellement. La démarche herméneutique conforte le chercheur dans ses croyances et ses routines, là où l'histoire réflexive des savoirs savants engage un regard désenchanté qui rompt les évidences. Le travail de dénaturalisation des croyances associées au vocabulaire culturel et savant est pourtant indispensable, ne serait-ce que pour inciter à une meilleure maîtrise des moyens par lesquels les chercheurs se saisissent de la réalité. ■

NOTES

1. Souvent analysés comme des « courants » identifiés par des noms – John Pocock, John Dunn ou Quentin Skinner pour l'« École de Cambridge » ; Reinhart Koselleck pour l'histoire des concepts allemande –, ces entreprises, qui ont émergé dans les années 1960-1970, n'ont véritablement dialogué que tardivement (dans les années 1990) et demeurent séparées, en dépit d'un questionnement commun, par des différences de méthode.
2. Des intraduisibles, c'est-à-dire « ce que l'on ne cesse pas de (ne pas) traduire », Barbara Cassin (dir.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Le Robert/Seuil, 2004.
3. Cf. Emily Apter, *The Translation Zone*, Princeton University Press, 2005 ; Xavier Landrin, « La sémantique historique de la *Weltliteratur* », in Anna Boschetti (dir.), *L'Espace culturel transnational*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2010. Sur les concepts cosmopolites, cf. aussi Willem Frijhoff, « Conceptual History, Social History and Cultural History: The Test of "Cosmopolitanism" », in Ian Hampsher-Monk, Karin Tilmans, Frank van Vree (dir.), *History of Concepts: Comparative perspectives*, Amsterdam University Press, 1998.
4. Déclaration prophétique dont *Death of a Discipline* de Gayatri Chakravorty Spivak (Columbia University Press, 2003) est une illustration.
5. Voir par exemple Herbert Lindenberger, « Appropriating Auerbach: From Said to Postcolonialism », *Journal of Commonwealth and Postcolonial Studies*, 1-2, 2004 ; Homi K. Bhabha, *Les Lieux de la culture*, trad. de F. Bouillot, Payot, 2007 ; John Marx, « Littérature postcoloniale et canon littéraire occidental », in Neil Lazarus (dir.), *Penser le postcolonial, une introduction critique*, trad. de M. Groulez, C. Jaquet et H. Quiniou, Éditions Amsterdam, 2006.

